

CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra, le 2 novembre 2023. DELIBES : Lakmé. S. Devieilhe, J. Behr, A. Bré, N. Courjal... L. Pelly / G. Tournaire.

Nous sommes à l'Opéra national du Rhin pour la première strasbourgeoise de la nouvelle production du bijou lyrique de Léo Delibes, *Lakmé*, signée Laurent Pelly. Guillaume Tournaire est à la direction de l'Orchestre symphonique de Mulhouse et d'une solide distribution des chanteurs, avec la fabuleuse soprano Sabine Devieilhe dans le rôle-titre et le superbe ténor Julien Behr dans le rôle de Gérard. Une production bouleversante d'actualité et dont les coutures, évidentes, de politiquement correct ne sont pas sans beauté.

Lakmé à l'OnR : Charme, élégance,
actualité



Les librettistes de Delibes, **Edmond Gondinet** et **Philippe Gille**, se sont emparés des éléments typiques des romans de **Pierre Loti**, très en vogue à l'époque, pour construire le récit de *Lakmé* ; un endroit exotique, un héros européen, une héroïne orientale et une fin tragique. L'opéra raconte l'histoire de la protagoniste éponyme, prêtresse brahmane dans l'Inde coloniale, fille de Nilakantha, prêtre désabusé mais surtout fanatique, éprise par mégarde mais sincèrement de Gérauld, officier anglais. Elle sanctifie, avec abnégation et courage, son amour pour l'étranger, en dépit du père, mais finit par se suicider, pour le grand bonheur du même père qui se réjouit du fait...

En ce moment précis, où des personnes fanatiques commettent les crimes les plus atroces en raison d'une idée (qu'elle soit d'origine religieuse ou territoriale), la trame de l'opéra résonne terriblement. La mise en scène de Laurent Pelly, bien évidemment conçue avant la guerre en Palestine, est totale

épure et beauté. Dans son parti pris, qui est une transposition tout aussi sage qu'incongrue, les européens ont l'air européens, mais les indiens sont vêtus à la japonaise ; un étrange mariage de Butō et de Nō (mélange confus, alambiqué, le Nō étant riche, formel, hautement stylisé, tandis que le Butō est dépouillé à l'extrême). Il y a donc comme une volonté de ne pas blesser quelqu'un... On dirait qu'on voudrait signifier quelque chose, sans vraiment le faire ; qu'on ne va surtout pas grimer Lakmé pour la bronzer ? La poudre blanche et les costumes japonisants, ça va... Curieusement, Marie van Zandt, la cantatrice américaine créatrice du rôle, bien qu'habillée de façon générique « à l'orientale » dans la production originale de 1883, n'a pas été grimée au brou de noix pour avoir l'air indienne...

Le méli-mélo stylistique n'est pourtant pas sans beauté, et la grande sagesse si bien cherchée de la production est malgré tout très pragmatique, d'une grande efficacité. Des éléments scéniques de grand impact, comme les ombres chinoises et la grande cage où demeure Lakmé, ajoutent quelque chose de fantaisiste et de troublant (lumières de **Joël Adam**, décors de **Camille Dugas**). L'aspect le plus indéniablement percutant de la mise en scène reste la formidable direction scénique des chanteurs, leur travail d'acteur.

En ce sens, **Sabine Devieille** est complètement habitée de ferveur et d'intensité. Elle incarne parfaitement la dualité cachée du rôle principal au cours des trois actes. Le célèbre air des clochettes de l'acte 2 « *Où va la jeune hindoue ?* », où le père de Lakmé l'expose comme un oiseau exotique pour attirer Gérard (et essayer de le tuer) est un sommet d'expression chargé d'une incroyable tension. Ici, avec un chant virtuose et une voix qui s'élève à des hauteurs ahurissantes, la soprano montre parfaitement son déchirement entre la fidélité aux commandements de la religion et son amour naissant pour Gérard, l'étranger. Ce dernier est brillamment interprété par Julien Behr, dès son premier air

merveilleux « *Prendre le dessin d'un bijou* ». Nous trouvons le ténor particulièrement exceptionnel dans ce rôle, riche des plus élégantes mélodies. Si la grâce du personnage peut paraître parfois un peu prosaïque, sa musique est d'une fraîcheur et d'un charme très distingués. L'interprétation et le timbre sont si magnifiquement beaux qu'on comprend facilement comment Lakmé, fille de brahmane, fille des dieux, tombe éperdument amoureuse de l'officier anglais.

Nicolas Courjal dans le rôle de Nikalantha nous frappe également par la force dramatique de sa prestation. Il remplit l'auditoire avec son chant profond et large et incarne magistralement la folie fervente effrayante du personnage. Les rôles secondaires sont délicieusement drôles, côté Angleterre, graves et expressifs, côté Inde. Nous retenons le quintette des anglais du premier acte « *Quand une femme est si jolie* » chanté avec panache par Julien Behr avec **Guillaume Andrieux** en Frédéric, **Ingrid Perruche** en Mistress Bentson, **Lauranne Oliva** en Miss Ellen et **Elsa Roux Chamoux** en Miss Rose, ou encore le sublime duo de Lakmé et Mallika (interprétée par **Ambroisine Bré**) « *Sous le dôme épais* », au tempo légèrement accéléré mais si merveilleusement ondoyant et rêveur... La musique des chœurs est singulière et particulièrement riche en vocalises et nous n'avons que des félicitations pour la performance géniale de ses membres sous la direction de **Hendrik Haas**.

Si la partie symphonique est peut-être moins sophistiquée que la musique des ballets de Delibes, elle est néanmoins d'une grande richesse mélodique, avec des magnifiques couleurs exotiques, atmosphériques, anticipant à la fois *Pelléas* et *Madame Butterfly*. L'**Orchestre symphonique de Mulhouse** sous la direction de **Guillaume Tourniaire**, défend la partition avec beaucoup de brio. Si parfois l'équilibre est fragile entre la scène et la fosse, la prestation est satisfaisante dans l'ensemble et saisissante très souvent, surtout dans les parties purement instrumentales.

CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra, le 2 novembre 2023.
DELIBES : Lakmé. S. Devieilhe, J. Behr, A. Bré, N. Courjal... L. Pelly / G. Tournaire. Photos (c) Klara Beck.

VIDEO : Sabine Devieilhe chante l'air des clochettes dans *Lakmé* de Delibes

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 27 octobre au 5 novembre 2023).
PIAZZOLLA : Maria de Buenos Aires. R. Camarinha, I. Cuello, M. Vettore, B. Sayad. Daniele Finzi Pasca / Facundo Agudin.

Après avoir été invité par **Aviel Cahn** à mettre en image l'opéra-ovni qu'est *Einstein on the Beach* de Philip Glass en 2019, le chorégraphe tessinois **Daniele Finzi Pasca** est de retour au **Grand-Théâtre de Genève** pour cet autre ouvrage « hors-cadre » qu'est *Maria de Buenos Aires* de l'argentin



Car Maria de Buenos Aires est avant tout une œuvre poétique, séquencée en 17 tableaux qui suivent la logique choisie par son librettiste **Horacio Ferrer** pour immerger le spectateur à la fois dans le mystère de Maria, du tango et de la ville de Buenos Aires. Invoquée par El Duende – sorte d'Esprit ici confié à deux chanteuses en lieu et place d'un baryton sans âge, comme c'est habituellement le cas -, Maria revit devant nos yeux différents épisodes de sa vie, depuis sa naissance et son ascension dans les banlieues de Buenos Aires, sa gloire dans les cabarets de la ville, sa descente aux enfers dans ses bas-fonds, puis sa mort. La clé, pour pouvoir pénétrer dans le langage baroque et surréaliste de Ferrer, est de s'abandonner aux impressions que sa dramaturgie crée à travers la musique de Piazzolla, se laisser aller à l'émotion, oublier les surtitres, se laisser bercer par ce long poème lyrique, et suivre cette émotion qui gagne petit à petit nos coeurs et touche

notre âme, car rien n'est descriptif mais tout est suggéré ici. Maria de Buenos Aires n'est donc pas seulement un personnage, c'est aussi une figure et tout un imaginaire : elle est la ville de Buenos Aires, le peuple argentin, et le tango tout à la fois.

La mise en scène de **Finzi Pasca** s'ouvre sur l'image d'une procession funéraire devant un immense columbarium (scénographie signée par **Hugo Cargiolo**) dont toutes les cases portent le prénom de "Maria" : l'héroïne sort de son cercueil et son ombre erre ensuite sur scène, aux côtés des deux personnages masculins du Duende et du Payador (chanteur des rues) – mais ici incarnés par trois femmes (**Melissa Vettore**, **Beatriz Sayad**, et **Inès Cuello**) qui portent toutes la même robe rouge vif (couleur passion/sang) que Maria, pour une transgression des genres en même temps – en même temps qu'elles symbolisent les trois figures mariales qui animent l'œuvre : la jeune Maria, l'ombre de Maria, l'enfant née de Maria. L'image d'après nous transporte sous la charpente d'acier d'une gare où déambule la bonne société, tandis qu'en contrebas Maria est entourée de six danseurs/circassiens (3 hommes et 3 femmes de la **Compania Finzi Pasca**) qui multiplient des numéros virtuoses, souvent avec des accessoires (Cerceau, barres de pole dance, cordes diverses...). Un autre tableau figure le Paradis composé de grandes lamelles de papier aluminium, avant que les spectateurs ne retrouvent l'image des columbariums du début, l'histoire de Maria étant perçue comme un éternel recommencement...

Dans le rôle-titre, la soprano portugaise **Raquel Camarinha** impressionne. De formation lyrique, bien que la sonorisation se montre parfois indispensable pour la soutenir dans ses élans lyriques alors que c'est surtout sa voix de poitrine qui est ici sollicitée, elle est rien moins qu'habitée par le

rôle, offrant une interprétation sensuelle et déchirante à la fois de son personnage, d'une palette émotionnelle tout à fait remarquable. Chanteuse de tango, Inés Cuello interprète El Payador avec une voix qui s'accorde parfaitement à celle de María, avec des teintes cependant plus sombres. Actrices très à l'aise vocalement, Melissa Vettore et Beatriz Sayad se partagent El Duende, lui apportant la théâtralité nécessaire à un rôle uniquement parlé.

En fosse, le chef d'orchestre argentin **Facundo Agudin** s'est entouré de grands solistes issus du tango – **Marcelo Nisinman** au bandonéon, **Quito Gato** à la guitare et **Roger Helou** au piano -, en plus d'enseignants et d'étudiants de la **Haute Ecole de Musique de Genève**. Au lieu de la douzaine de musiciens de la partition originale, l'orchestre se voit ainsi étoffé d'une quarantaine d'interprètes, ce qui permet de créer une atmosphère pleine d'énergie et une grande richesse sonore.

Le public genevois sort de sa réserve habituelle pour faire une fête incroyable à cette vraie réussite d'ensemble !

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 27 octobre au 5 novembre 2023). PIAZZOLLA : Maria de Buenos Aires. R. Camarinha, I. Cuello, M. Vettore, B. Sayad. Daniele Finzi Pasca / Facundo Agudin. Photos © Carole Parodi.

VIDEO : Trailer de "Maria de Buenos Aires" d'Astor Piazzolla au Grand-Théâtre de Genève

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 27 octobre 2023. TCHAIKOVSKY / RIMSKI-KORSAKOV. Orchestre Philharmonique de Nice, Khatia Buniatishvili (piano), Lionel Bringuier (direction)

Soirée-événement à l'Opéra Nice Côte d'Azur que la venue de la pianiste géorgienne (hyper-médiatisée) **Khatia Buniatishvili**, qui s'y produisait pour la première fois. Elle est accueillie en vraie (rock) star dans une salle pleine à craquer, le concert affichant complet depuis longtemps. Et pour Daniele Callegari ("Principal chef invité" de l'institution niçoise), d'abord annoncé comme maître de cérémonie, c'est au final le jeune chef niçois **Lionel Bringuier**, "Artiste associé" de l'**Orchestre Philharmonique de Nice**, qui tient la baguette ce soir.

Soirée-événement à l'Opéra Nice Côte

d'Azur que la venue de la pianiste géorgienne Khatia Buniatishvili !



Arrivant comme à son habitude avec un large sourire (et une robe toute aussi échancrée...), la pianiste remercie le public pour son chaleureux accueil, avant de s'installer sur son tabouret – et l'on sent qu'elle trépigne d'en découdre avec l'opus tchaïkovskien (à moins que ce ne soit de retrouver au plus vite le bébé qu'elle a mis au monde il y a moins de 3 mois !...). Une impression vite confirmée par l'interprétation proprement stupéfiante qu'elle donne de ce concerto parmi les plus courus du répertoire : l'*Allegro* initial désarçonne par son tempo d'une incroyable rapidité, la sonorité dure fortement résonnante du piano étant parfois couverte par l'orchestre du fait de la puissance phénoménale de son jeu (qui est l'une de ses caractéristiques...). Dès lors, le combat s'engage entre les deux protagonistes, la pianiste et l'OPN, qui met les auditeurs dans une quasi position de juge et

d'arbitre, la lecture choisie par les deux exécutants étant manifestement celle de la virtuosité à tous crins. Mais par bonheur, la tendresse et la sensualité ne sont pour autant pas oubliées, notamment dans le deuxième mouvement, avec des *staccati* d'accords évanescents aux allures chopinesques typiques de la pianiste également. Puis la virtuosité confondante de la soliste reprend ses droits dans la joute entre orchestre et soliste très démonstrative de l'*Allegro* conclusif, nimbé d'une slavitude bondissante qui n'est pas sans évoquer certaines pages de la *Belle au bois dormant*. Une interprétation qui enthousiasme le public à qui la pianiste offre – bien que moins généreuse que de coutume (mais certainement pour les “bonnes” raisons évoquées plus haut...) – deux bis très variés : d'abord une improvisation très virtuose de “*La javanaise*” de Serge Gainsbourg, pour revenir ensuite à la plus “classique” *Rhapsodie hongroise n°2* de Franz Liszt !

A changement de chef, changement de programme pour ce qui est de la pièce symphonique en deuxième partie de soirée, **Lionel Bringuier** substituant ainsi la féerique ***Shéhérazade*** de **Nikolaï Rimski-Korsakov** à *Une vie de héros* de Richard Strauss, pour une soirée devenant ainsi 100 % russe. Et l'on ne regrettera pas le changement de programme tant cette musique est géniale, puissante, tellement bien écrite... et ici parfaitement servie ! Lionel Bringuier dirige avec précision mais laisse jouer ses musiciens, notamment dans les *sol*i très exposés des vents. Après une introduction particulièrement lyrique, orchestre et chef offrent une interprétation passionnée et passionnante de cette musique qui tantôt évoque Wagner (les accords finaux des vents), tantôt annonce Stravinski (par son côté expérimental et foisonnant). Les nombreux contrechants des cordes graves sont parfaitement audibles, tandis que le chant pur et aérien du violon solo de **Vera Novakova** dialoguant avec l'orchestre est d'une maîtrise totale, y compris dans la très longue tenue finale, que l'on aura rarement entendue aussi réussie. *Brava* !

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 27 octobre 2023. TCHAIKOVSKY / RIMSKI-KORSAKOV. Orchestre philharmonique de Nice, Khatia Buniatishvili (piano), Lionel Bringuier (direction). Photos © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Khatia Buniatishvili joue le *Premier Concerto pour piano* de Tchaïkovski à la Philharmonie de Paris

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 26 octobre 2023. JEROME ROBBINS : “En sol”, “In the night” et “The Concert”. Ballet et Orchestre

de l'Opéra national de Paris / Frank Braley & Ryoko Hisayama (piano) / Maria Seletskaja (direction musicale).

Trois superbes ballets du chorégraphe néo-classique **Jerome Robbins** sont de retour sur la scène du **Palais Garnier** ! Un programme poétique voire humoristique qui fait la part belle au piano, avec un soliste différent pour chaque ballet. Il s'agit des reprises de *En Sol*, sur le *Concerto en sol* pour piano et orchestre de Maurice Ravel, *In the night* sur des nocturnes de Chopin, et enfin *The Concert (ou les malheurs de chacun)*, sur une sélection de pièces solistes diverses du dernier, arrangées et orchestrées par Clare Grundman. L'**Orchestre de l'Opéra national de Paris** est sous la direction de **Maria Seletskaja**, ancienne danseuse classique devenue chef d'orchestre !

Les plaisirs parisiens de Jerome Robbins



En Sol qui ouvre le programme, est le seul ballet du billet qui n'a pas fait son entrée au répertoire de l'opéra grâce à Rudolf Noureev. La chorégraphie d'une immense musicalité date de 1975, ses décors et costumes évoquant une ambiance de villégiature estivale raffinée sont signés Erté. Le couple d'Étoiles ce soir (plusieurs distributions alternantes) est formé par **Hannah O'Neill** et **Hugo Marchand**. Ils paraissent très à l'aise dans le langage et leurs lignes sont, comme d'habitude, magnifiques, mais un moment vertigineux pour O'Neill nous a fait penser au fait que le néo-classicisme américain n'est vraiment pas sans difficulté. Ce couple étoilé est entouré de belles personnalités du ballet, telles **Camille de Bellefon** et **Fabien Révillion**, à la musicalité bondissante et épris d'une joie évidente d'interpréter ce touchant récit de baignade à la mer ! La complicité sur scène et à la fosse est évidente, saluons dans ce sens l'excellente interprétation du *concerto* de Ravel par le pianiste **Frank Braley**.

Après l'été, la nuit...

In the night, le deuxième ballet du programme, met en scène trois couples de solistes, en l'occurrence tous Étoiles, et évoque à travers des pas de deux, les différents moments d'une relation amoureuse. D'abord, le couple formé par **Sae Eun Park** et **Paul Marque** représente les premiers émois de l'amour. Ils sont sans défaut, pure beauté en mouvement. Elle, d'une dignité touchante dans son sentiment amoureux, lui, un partenaire excellent, soigneux. Une bonne mise en condition pour le couple suivant de **Ludmilla Pagliero** et **Mathieu Ganio**. Le couple établi, harmonieux, incroyablement beau, à l'instar du partenariat sur scène qui est tout simplement bouleversant par la force expressive et la présence magnétique des danseurs, certainement inspirés par les sublimes nocturnes de Chopin interprétés par **Ryoko Hisayama**. Le dernier couple par **Amandine Albisson** et le Premier Danseur **Audric Bezard** représente différentes facettes de la passion amoureuse. L'Albisson se montre à nouveau *prima ballerina assoluta* dans l'interprétation ! Quelle fougue et quel abandon en mouvement ! Audric Bezard est un partenaire solide dont le physique correspond merveilleusement au rôle, il est aussi tout abandon.

Retrouvailles au concert

The Concert (ou les malheurs de chacun) clôt le programme. Un ballet carrément humoristique où est mis en scène un récital de piano qui vire au délire à cause des personnages parfois

fantasques, toujours expressifs : le mélomane, le mari volage et sa femme, la fille rêveuse, la femme en colère, le garçon timide... Même la pianiste **Vessela Pelovska** (pianiste-répétitrice officielle du Ballet de l'Opéra), la première à entrer sur scène, joue un rôle théâtrale comique de diva au piano, en même temps qu'elle interprète l'arrangement des différentes pièces de Chopin. Ce ballet et tout rires, tout gaieté, toute joie ! Les personnages sont souvent associés à un accessoire qui lui aussi joue un rôle dans l'action, et parfois inspire ou informe les mouvements. Une œuvre comique au ballet est chose rare, voire très rare. A la création en 1956, le public est resté de marbre, pour ne pas dire plus. Certains critiques sont allés jusqu'à dire que Robbins avait manqué d'égards envers la musique de Chopin... Nous constatons aujourd'hui l'effet contraire, et c'est merveilleux. L'auditoire vibre d'une joie palpitante et éclate en rire en permanence, après chaque de très nombreux sketches ou situations comiques mises en mouvements. Que ce soit la magnifique Étoile **Léonore Baulac** assise, en pointes, sur de l'air, appuyée à peine sur la queue du piano ; le flair maladroit d'un superbe **Fabien Révillion**, avec son écharpe ; les regards intenses, à la fois espiègles et menaçants d'un **Arthus Raveau** dans une forme excellente ; l'exaspération folle d'un **Mathieu Contat**, pétillant, primesautier à souhait !

Un programme poétique et gai vivement conseillé, pour les jours maussades comme pour les jours ensoleillés !

CRITIQUE, ballet. PARIS, Palais Garnier, le 26 octobre 2023.

JEROME ROBBINS : "En sol", "In the night" et "The Concert".

Ballet et Orchestre de l'Opéra national de Paris / Frank Braley & Ryoko Hisayama (piano) / Maria Seletskaja (direction

musicale). Photos (c) Opéra national de Paris.

(A l'affiche à l'Opéra Garnier le 31 octobre ainsi que les 1er, 2, 3, 4, 7, 8, 9 et 10 novembre 2023).

VIDÉO : « En sol » de Jerome Robins par le Ballet de l'Opéra national de Paris

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 26 octobre 2023. MOZART : Requiem. E. Breuer, L. Morger, K. White, B. Appl. Orchestre National du Théâtre du Capitole / Ton Koopman.

Après [un concert d'ouverture de saison placé sous le signe du XIXe siècle allemand](#), l'Orchestre National du Capitole de Toulouse remonte un peu le temps pour interpréter un des chefs-d'œuvre absolus du XVIIIe siècle : le *Requiem* de W. A. Mozart. Et pour donner toute sa vérité à cette pièce magistrale, Jean-Baptiste Fra (le délégué général de l'ONCT, [qui vient de nous accorder une interview au sujet de sa saison 23/24 il y a quelques jours...](#)) a fait appel à l'un des géants

de la musique baroque pour diriger la phalange occitane, le
vétérane hollandais **Ton Koopman** (qui se produisait pour la
première fois à la **Halle aux grains**).

**Première venue à Toulouse pour le géant
du Baroque Ton Koopman, pour une
interprétation du Requiem de Mozart de
haute volée !**



On connaît le chef comme un adepte des *tempi* rapides, et c'est donc une interprétation particulièrement vivace qu'il donne du chef d'oeuvre mozartien ici : trompettes et timbales véhémentes ponctuent un discours rapide, au point qu'il lui est même parfois nécessaire de donner de grands coups de frein (dans le "*Salva me*" par exemple). Dans le "*Turba mirum*", baryton et trombone (instruments placés ce soir au milieu du

chœur, derrière l'orchestre !) rivalisent dans l'excès d'articulation. Et le public toulousain n'aura guère le temps de souffler, car les choix interprétatifs du chef semblent clairs, une vision sombre, dramatique, heurtée voire dérangeante, qui pourra en exaspérer certains par son caractère excessif, on aurait envie de dire jusqu'au-boutiste.

Sans doute le goût des extrêmes de Koopman est-il cependant servi par l'écriture elle-même de cette messe des morts qui oscille sans cesse entre l'esprit de la musique religieuse et celui de l'opéra, entre le recueillement, le sens du tragique, celui du drame et le style festif, entre la recherche expressive et l'élégance du discours ; mais en fin de compte, c'est bien le dramatisme de son approche qui en ressort avec le plus de force. Le **Choeur l'Opéra National du Capitole** et l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** répondent parfaitement à l'attente du chef, tout comme un bon quatuor de solistes : **Elizabeth Breuer**, quoique parfois un peu sur la réserve, la mezzo suisse un peu en retrait également de **Lara Morger**, le ténor exemplaire de **Kieran White**, et surtout l'excellent baryton allemand **Benjamin Appl**.

Dans une première partie, après une brillante exécution de la **3ème Suite pour Orchestre** de **Jean-Sébastien Bach**, le talentueux mandoliniste français **Julien Martineau** a ébloui le public toulousain par son interprétation du **Concerto pour mandoline en sol majeur** (1799) de **Johann Nepomuk Hummel**, où la présence de deux flûtes et de deux cors, en plus des cordes, colore étonnamment l'expressivité élégante de cette superbe partition. Tout au long des trois mouvements qui le composent, d'une agréable élégance et d'une diversité de sonorités et d'intentions bien calibrée, **Julien Martineau** caractérise son jeu par un son clair et une ligne limpide, la virtuosité pleine d'éclat et de verve de l'instrumentiste paraissant évidente au regard de la sérénité de son interprétation. Une belle découverte !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 26 octobre 2023. MOZART : Requiem. E. Breuer, L. Morger, K. White, B. Appl. Orchestre National du Théâtre du Capitole / Ton Koopman. Photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Ton Koopman dirige le “Lacrymosa” du *Requiem* de Mozart à l’Auditorium de Lyon

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 25 octobre 2023. MASSENET : Cendrillon. J. De Bique, D. Barcellona, P. Murrihy, C. Wettergreen... Mariame Clément / Keri-Lynn Wilson.

Cendrillon de Jules Massenet est entré au répertoire de l’Opéra de Paris en 2022, dans cette formidable production signée **Mariame Clément** reprise aujourd’hui pour le plus grand

plaisir des auditeurs ! Un des opéras des plus charmants du compositeur, il est défendu ce soir par la cheffe **Keri-Lynn Wilson** à la direction de l'orchestre de la maison et d'une distribution surprenante avec l'incroyable soprano **Jeanine De Bique** dans le rôle-titre.

***Cendrillon* de Massenet à la Bastille : Charme féérique, électrique !**



Le *Cendrillon* de Massenet, sur un livret d'**Henri Cain** d'après le conte éponyme de Charles Perrault, est un des nombreux opéras à traiter le sujet (Laruelle, Isouard, Rossini...). Comme Rossini, mais pas de la même façon, Massenet et Cain rompent avec le cadre formel du conte de fées et imprègnent les personnages d'humanité. Le résultat est une œuvre équilibrée, délicate et curieuse où les paillettes et le charme musical

constants rehaussent la sensation de proximité chaleureuse, d'humanité même.

Mariame Clément et son équipe artistique proposent une transposition de l'action à l'époque de la création de l'opéra, c'est-à-dire, la *Belle Époque* ! Il n'est plus question de l'espace et du temps « du conte », nous sommes devant une scène qui représente, de façon à la fois accessible et sophistiquée, la Ville Lumière en pleine Exposition Universelle (magnifiques décors et costumes de **Julia Hansen**, fabuleuses lumières d'**Ulrik Gad**). C'est subtil, efficace, intelligent et innovant, tout en étant au service de l'opus.

Dès les premières mesures de l'ouverture instrumentale nous sommes surpris par la charmante vivacité de l'écriture ainsi que par une certaine sophistication, qui n'est pas sans rappeler l'art symphonique de Léo Delibes (Massenet a orchestré, édité et créé le dernier opéra de Delibes, *Kassya*, deux ans après le décès du dernier). La cheffe Keri-Lynn Wilson (fondatrice et directrice musicale de l'*Ukrainian Freedom Orchestra*) fait ses débuts à l'Opéra de Paris à l'occasion de cette première ; sa direction est affirmée et affinée tout au long des 4 actes, que ce soit dans les grands moments symphoniques où l'orchestre rayonne d'un sentimentalisme enchanteur ou encore dans les pastiches des musiques du 17^e siècle, plus pittoresques et charmants qu'archaïsants.

Les personnages féminins sont superbement caractérisés par Massenet, et, ce soir, magnifiquement incarnés par les cantatrices. **Jeanine De Bique** dans le rôle de Cendrillon est tout simplement bouleversante de lyrisme dans son chant expressif, comme dans son air du premier acte « *Reste au foyer, petit grillon* », bijou de mélancolie résignée, ou encore dans les nombreux duos et ensembles. Le Prince Charmant de **Paula Murrihy** (rôle en travesti) faisant ses débuts à Paris est riche d'un timbre charnu, sombre, expressif, et comme De Bique et toute la distribution en vérité, elle est très

investie au niveau scénique. La marâtre, Madame de la Haltière, est interprétée sans défaut par la grande **Daniela Barcellona**, désormais habituée du rôle. Une prestation complètement délicieuse et une marâtre au final plus piquante et rusée que méchante et vicieuse. Mêmes compliments pour les demi-sœurs Dorothee et Noémie, interprétées par **Marine Chagnon** et **Emy Gazeilles** respectivement (elles sont membres de la Troupe lyrique de l'Opéra national de Paris, la dernière faisant officiellement ses débuts sur la scène) : elles sont pétillantes et touchantes en permanence dans leurs performances. La Fée de **Caroline Wettergreen** est une vision électrique, cosmique, galactique mais surtout comique ! Mariame Clément arrive à donner un sens, une dramaturgie, à ses coloratures stratosphériques, et c'est un vrai plaisir lyrique.

Les personnages masculins sont moins développés, à l'exception du père Pandolfe, interprété par **Laurent Naouri**, qui incarne merveilleusement la lâcheté blasée qu'habite le personnage. Remarquons également les belles voix solistes de **Luca Sannai** et **Laurent Laberdesque** dans les rôles du Doyen de la faculté et Surintendant des plaisirs. Ils sont membres des chœurs de l'opéra et ce soir ils sont tout simplement excellents dans ces rôles. Même remarque en ce qui concerne les Six Esprits de **Corinne Talibart**, **So-Hee Lee**, **Stéphanie Loris**, **Anne-Sophie Ducret**, **Sophie Van de Woestyne** et **Blandine Folio Peres**, excellentes !

Une gourmandise lyrique surprenante à déguster sans modération !

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 25 octobre 2023.
MASSENET : Cendrillon. J. De Bique, D. Barcellona, P. Murrihy, C. Wettergreen... Mariame Clément / Keri-Lynn Wilson. Photos (c)

VIDEO : Keri-Lynn Wilson en interview au sujet de « Cendrillon » de Massenet à l'Opéra Bastille

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra (du 17 au 31 octobre 2023). R. STRAUSS : Die Frau ohne Schatten. A. Braid, J. Wagner, S. Jakubiak, L. Ammann... Mariusz Trelinski / Daniele Rustioni.

Monter *La Femme sans ombre* ("*Die Frau ohne Schatten*") de **Richard Strauss** dans un théâtre aux dimensions aussi réduites que celui de l'**Opéra de Lyon** (dont l'ouvrage est par ailleurs une entrée au répertoire pour cette maison) a quelque chose de l'ordre de la gageure. Moins pour des raisons scéniques que musicales : l'acoustique assez réverbérante des lieux tend à brouiller les voix dans les moments d'orgie sonore que le compositeur autrichien cultive avec prédilection ici. Mais la direction du directeur musical de la maison, le chef italien **Daniele Rustioni**, décidément brillant et à l'aise dans tous les répertoires, réalise des prodiges d'équilibre : puissant sans être agressif, l'**Orchestre de l'Opéra national de Lyon**

crée une atmosphère d'ensorcelante magie, ponctuée de quelques intermèdes d'une délicatesse inouïe, comme l'introduction à l'air de l'Impératrice au III – ou la longue séquence qui interrompt le duo des Teinturiers au I. L'emphase instrumentale n'est pas pour autant délaissée, mais elle se mue en un torrent aux somptueux méandres dont le flux reste d'une transparence quasi immatérielle, tant sont audibles les multiples courants qui le constituent. Ovationné au rideau final, **Daniele Rustioni** porte, il faut bien le reconnaître, la soirée à bout de bras.

Daniele Rustioni et l'Orchestre de l'Opéra national de Lyon / Un torrent aux somptueux méandres dont le flux reste d'une transparence quasi immatérielle



Le bonheur est aussi sur le plateau, grâce à une distribution qui ne connaît aucune faiblesse hors l'Empereur de **Vincent Wolfsteiner**, à la fois piètre comédien et dont le registre aigu se montre toujours au bord de la rupture. La Teinturière de la soprano canadienne **Ambur Braid** est en revanche une révélation, aussi convaincante dans les scènes de plaidoyers hystériques pour justifier son refus de la maternité... que quand il s'agit pour elle de révéler le côté tendre de son personnage. En Barak, le baryton autrichien **Josef Wagner** lui donne la réplique avec une bonhomie et une rutilance vocale admirables. La Nourrice de la mezzo américaine **Lindsay Ammann** se joue des invraisemblables sauts d'octave de sa partie, avec un timbre d'une plénitude impressionnante, jusque dans le cri. Quant à sa compatriote **Sara Jakubiak**, elle incarne une Impératrice réunissant idéalement la beauté, la tristesse et l'intensité du personnage. Enfin, le Messenger de **Julian Orlishausen** et le Faucon de **Giulia Scopelliti** (doublée sur scène par l'actrice Natalia Bielecka) s'avèrent sans reproche, à l'image d'un **Choeur** et d'une **Maîtrise de l'Opéra national de Lyon** parfaitement préparé par **Benedict Kearns**.

Confiée à **Mariusz Trelinski**, le directeur général et artistique du Grand-Théâtre de Varsovie, la production est tout ce qu'il y a de plus lisible et soignée, bien loin des références nombreuses et complexes de son compatriote Warlikowski dont nous avons pu voir une production à Munich il y a quelques années. Aussi intelligent que cohérent, le spectacle conçu par Trelinski respecte le caractère féérique et oriental de l'univers des Esprits de Keikobad, et toutes les scènes situées dans le "monde du dessus" (avec son intérieur chic peuplé de palmiers exotiques) s'oppose radicalement au "monde d'en dessous" (on passe facilement de l'un à l'autre grâce à la "tournette" sur laquelle est posée l'imposante scénographie de **Fabien Lédé**), prosaïque quotidien de prolétaires d'aujourd'hui, dont l'habitat miteux est jonché

de canettes de bière et de boîtes à pizza éventrées. La soirée s'ouvre et se referme sur le sort de l'Impératrice, que l'on voit (avant l'ouverture) se taillader les veines dans sa salle de bains (avec des images vidéos montrant en gros plan son sang se répandre) pour finir en vieille dame esseulée, se penchant méditativement sur sa jeunesse tourmentée...

CRITIQUE, Opéra. LYON, Opéra (du 17 au 31 octobre 2023). R. STRAUSS : Die Frau ohne Schatten. A. Braid, J. Wagner, S. Jakubiak, L. Ammann... Mariusz Trelinski / Daniele Rustioni. Photos © Bertrand Stofleth.

VIDEO : Tarmo Peltokoski dirige la « Fantaisie symphonique » de « La Femme sans ombre » de Richard Strauss

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 20 octobre 2023.

MONTEVERDI : Il Ritorno d'Ulisse in patria. E. Gonzalez Toro, F. Barron, Z. Wilder, D. Hansen... M. Etienne / E. Gonzalez Toro.

Alors qu'Emiliano Gonzalez Toro et son ensemble **I Gemelli** viennent de faire paraître leur dernier enregistrement, ***Il Ritorno d'Ulisse in Patria*** de **Claudio Monteverdi** (après *L'Orfeo* et *Le Couronnement de Poppée*, tous parus sous leur propre label "Gemelli Factory"), c'est dans une vaste tournée promotionnelle qu'ils se sont lancés, les conduisant ce soir dans le superbe **Bâtiment des Forces Motrices** de Genève, avant de poursuivre leur route dans des villes telles que Nantes (28/10), Toulouse (28/11), Bruxelles (30/11) ou encore le prestigieux Teatro Real de Madrid (le 4 décembre).



Mieux qu'une simple version de concert, la représentation s'avère une véritable mise en espace, conçue par **Mathilde Etienne**, qui tient également le beau rôle de Melanto. Les chanteurs évoluent ainsi autour de l'élément central que constitue le claviorganum de **Violaine Cochard**, contre lequel viennent parfois s'adosser les artistes (comme pour l'apparition d'Ulysse, l'instrument faisant office alors de rocher sur la plage d'Ithaque où le héros échoue), et des objets qui soutiennent l'action sont également présents, comme l'indispensable arc ou le bâton et la cape qui servent à cacher l'identité du héros sous les oripeaux d'un vieillard. Pendant ce temps, Pénélope reste de marbre sur une chaise haute côté jardin, indifférente à l'agitation autour d'elle, jusqu'à la révélation finale qui la fait sortir de sa torpeur...

Pas moins de quinze chanteurs (contre quatorze instrumentistes) sont ici réunis, certains d'entre eux incarnant deux personnages différents. A tout seigneur tout honneur, le plateau est dominé par l'Ulysse d'**Emiliano Gonzalez Toro**, qui a le style monteverdien dans la peau. Il déploie d'entrée de jeu une palette dynamique grandiose, endossant véritablement la stature héroïque du personnage, nonobstant la beauté de timbre préservée dans les plus subtils *piani*, qui lui permet également de fondre à merveille sa voix dans la toile exquise tissée par la phalange baroque qu'il a fondée en 2018, et qui célèbre ici avec un raffinement inouï les beautés de la partition. En Pénélope, la mezzo Singapouro-britannique **Fleur Barron** délivre avec la noblesse et la douleur qu'elles requièrent les profondes mélopées qui lui sont dévolues. Le ténor étasunien **Zachary Wilder** campe un Telemaco de haute école, tandis que le contre-ténor australien **David Hansen** se montre déchirant en Umana Fragilita. Le ténor britannique **Nicolas Scott** est Eumete. Le timbre pastel et la précision du *cantando* en font un modèle supérieur de chant. La basse française **Nicolas Brooymans** n'a pas de mal à faire

rayonner, dans son double rôle d'Antinoo et du Temps, un bas registre confortable en même temps qu'un registre haut parfaitement projeté. **Mathilde Etienne** campe une piquante Melanto. Son duo coquin avec l'Eurimaco d'**Alvaro Zambrano** est l'un des beaux moments de la soirée. La soprano italo-israélienne **Mayan Goldenfeld** se montre très précise dans les traits de Minerva, et n'enthousiasme pas moins en Fortuna. L'italien **Fulvio Bettini** obtient la palme du meilleur acteur de la soirée, en composant un Iro dont les facéties et les pirouettes tant vocales que physiques arrachent des rires au public. Amore puissant et clair, mais également ardente giunone, la jeune **Lysa Menu** impose des aigus lumineux. Enfin, les deux autres prétendants incarnés ici par **Anders Dahlin** (Pisandro) et **Juan Sancho** (Anfinomo) se montrent sans reproche, de même que la touchante Ericlea de la mezzo française **Alix Le Saux**.

Bien que préparé par **Emiliano Gonzalez Toro** (qui veille au grain depuis une chaise placée à cours quand il n'intervient pas sur scène avec son personnage), c'est **Violaine Cochard** qui donne les départs depuis son puissant claviorganum. Ce n'est pas peu dire que la réussite musicale de la soirée doit beaucoup à la présence des excellents **I Gemelli** dans une œuvre qui leur va comme un gant, et où l'accompagnement des voix tient en permanence du miracle.

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 20 octobre 2023. MONTEVERDI : Il Ritorno d'Ulysse in patria. E. Gonzalez Toro, F. Barron, Z. Wilder, D. Hansen... M. Etienne / E. Gonzalez Toro. Photos © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Emiliano Gonzalez Toro chante le monologue d'Iro dans Le Retour d'Ulysse dans sa patrie de Monteverdi

CRITIQUE, opéra. LISBONNE, Auditorium de la Fondation Gulbenkian, le 19 octobre 2023. JEAN-PHILIPPE RAMEAU : Les Indes galantes (Version de concert). S. Junker, J. Roset, M. Vidal, E. Crossley-Mercer. Chœur et Orchestre de la Fondation Gulbenkian / Leonardo Garcia Alarcon.

Aux côtés du magnifique Teatro de Sao Carlos, l'Opéra de Lisbonne (dont [nous rendions compte en mars dernier d'une très belle production de Lucia di Lammermoor](#)), l'Auditorium de la Fondation Gulbenkian est l'autre salle majeure pour la musique classique à Lisbonne (bien qu'il en existe une troisième, l'Auditorium du Centre Culturel de Belém, siège de l'Orchestre Métropolitain de Lisbonne). D'une capacité de 1200 places, avec son fond de scène en verre qui permet de contempler les arbres centenaires du parc dans lequel il a été construit, il offre une riche et très variée programmation musicale, et est bien sûr le lieu "historique" des fameux **Chœur et Orchestre de la Fondation Gulbenkian**. A l'aise dans tous les répertoires, du baroque à la musique contemporaine, c'est dans ce premier répertoire que nous avons eu la chance de les entendre : il

faut dire qu'ils étaient dirigés par l'un des meilleurs chefs baroques du moment, le chef suisse-argentin **Leonardo Garcia Alarcon**. Quant à l'ouvrage mis à l'affiche (donné en version de concert), c'était l'un des fleurons du XVIIIe français : ***Les Indes galantes*** de **Jean-Philippe Rameau**, ici défendues par la fine-fleur du chant baroque francophone, avec comme solistes les sopranos **Sophie Junker** et **Julie Roset**, le ténor **Mathias Vidal** et le baryton-basse **Edwyn Crossley Mercer**.



Dans un répertoire où il n'a guère de rival (si ce n'est peut-être Reinoud van Mechelen), **Mathias Vidal** fait montre de sa science du chant comme de son matériau vocal toujours aussi percutant, avec un timbre d'un solide métal et une diction incisive au service d'une expression toujours juste. De son côté, **Edwyn Crossley-Mercer** n'en réussit pas moins une fort convaincante incarnation d'Huascar, sans jamais avoir besoin de forcer le trait ou l'émission. A la fois puissant et nuancé, son grand-prêtre du Soleil n'appelle aucun reproche. Quant aux deux sopranos en lice, elles rivalisent de fraîcheur

et de présence. La plus “aiguës” des deux, la jeune soprano française **Julie Roset**, éblouit par ce mélange de lumière et de grâce dont bénéficie les personnages de Hébé ou Zima. Sa consoeur belge **Sophie Junker**, au timbre un peu plus corsé, rayonne enfin de sensualité et de charme, en Emilie comme en Fatime. Surtitrée bien évidemment en portugais, nul besoin pour nous du texte originel, tant la diction de chacun est à ce point limpide, magnifiant toute la fantaisie du livret de Louis Fuzelier.

Mais la plus grande satisfaction de la soirée vient de la grâce d’une phalange – dont on admire la précision autant que les nuances et le raffinement des timbres – et surtout d’un chef éminemment à son affaire dans Rameau, avec sa direction habituellement scrupuleuse et charpentée à la fois, attentive aux chanteurs et chaleureuse, vraie modèle de pulsation et de délicatesse mêlée.

Le lecteur s’étonnera-t-il qu’une *standing ovation* vienne récompenser l’ensemble des acteurs de cette superbe soirée ramiste ?

CRITIQUE, opéra. LISBONNE, Auditorium de la Fondation Gulbenkian, le 19 octobre 2023. JEAN-PHILIPPE RAMEAU : Les Indes galantes (Version de concert). S. Junker, J. Roset, M. Vidal, E. Crossley-Mercer. Chœur et Orchestre de la Fondation Gulbenkian / Leonardo Garcia Alarcon (direction). Photos © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Leonardo Garcia Alarcon raconte “Les Indes galantes” de Rameau

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 18 octobre 2023. *15* par Tao YE et « Jakie » par Sharon EYAL et le Nederlands Dans Theater

Le 18 octobre 2023, le Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt, fraîchement rouvert, a vécu un intense moment de danse. Pour l'occasion, le prestigieux *Nederlands Dans Theater (NDT)* proposait un programme double d'une grande intensité, réunissant deux visions chorégraphiques en apparence opposées mais qui, réunies, formaient un dialogue fascinant entre l'Orient et l'Occident. On y retrouvait d'un côté l'épure géométrique et méditative de Tao Ye, de l'autre l'ardeur organique, presque animale, du duo Sharon Eyal & Gai Behar.

La soirée s'ouvre avec *15*, une pièce du chorégraphe chinois **Tao Ye**, fondateur du célèbre *TAO Dance Theater*, qui signe ici sa première collaboration avec une compagnie non asiatique. Dès le lever de rideau, le spectacle est un choc visuel : quinze danseurs, hommes et femmes vêtus de larges jupes-pantalons noirs qui gomment toute différence, forment un triangle parfait, pointe face au public. C'est une installation mouvante qui s'offre à nos yeux, d'une précision

millimétrée. L'écriture de Tao Ye est d'un minimalisme hypnotique. Sur la musique répétitive de **Xiao He**, les corps se muent en un cœur battant unique, un organisme vivant dont chaque geste semble dicté par une énergie intérieure commune. Les bras se balancent avec une énergie contenue, les pieds frappent le sol en une cadence implacable, les mains claquent différentes parties du corps pour créer une partition percussive. On est saisi par cette fusion parfaite, ce travail d'unisson où chaque danseur est une extension de l'autre.

Mais cette rigueur géométrique n'est jamais froide. Il émane de *15* une chaleur tactile et une puissance tranquille, presque une transe, qui captive les sens. La pièce évolue, le triangle se défait, les corps s'allongent au sol comme des oiseaux figés en plein vol avant de reprendre leur course dans un final d'une énergie explosive. En quarante minutes, Tao Ye parvient à créer un univers d'une beauté austère et envoûtante, prouvant que la répétition peut être une source inépuisable de fascination. Il frappe très fort dès le lever de rideau, avec une œuvre d'un niveau exceptionnel.



Le contraste est saisissant avec **Jakie**, la nouvelle création de la chorégraphe israélienne **Sharon Eyal**, assistée de **Gai Behar**. La scène se fait plus mystérieuse, baignée d'une lumière subtile où le brouillard crée des profondeurs oniriques. La musique électronique palpitante d'**Ori Lichtik**, mêlée à celle de **Ryuichi Sakamoto**, emplît l'espace de ses pulsations. Les seize danseurs, vêtus de justaucorps évoquant la nudité, forment une masse organique, un groupe dense et serré qui se met à onduler dans une gestuelle étrange. On retrouve bien la patte inimitable de Sharon Eyal : des tremblements exacerbés, des mouvements saccadés où le corps semble se plier et se déplier de façon inattendue, des ondulations resserrées d'une physicalité puissante. Les danseurs se métamorphosent en créatures fantastiques, en insectes automates, dont les gestes sont d'une étrangeté fascinante. C'est une danse qui semble pulser de l'intérieur, comme un organisme vivant qui respire.

Mais Eyal y injecte aussi une dose d'humour inattendu, une

pointe d'ironie, en revisitant avec audace les codes du ballet classique. On aperçoit des arabesques, des attitudes, des pas sur demi-pointes, mais totalement défigurés, distordus par son langage si singulier. Des solistes se détachent de la masse, dans un dialogue fascinant avec le groupe, tandis que d'autres adoptent des poses sculpturales, les mains sur les oreilles. *Jakie* est une œuvre envoûtante, pleine d'une poésie noire et d'une beauté troublante, qui ne cesse de surprendre.

Ce qui impressionne le plus dans cette soirée, c'est la maîtrise absolue des danseurs du **Nederlands Dans Theater**. Passer de l'épure *zen* de Tao Ye à l'ardeur organique de Sharon Eyal en une seule représentation est un tour de force qui témoigne de leur incroyable technicité et de leur intelligence du geste. Ils se fondent avec une aisance confondante dans l'énergie du groupe, que ce soit dans l'unisson hypnotique du premier ou dans la complexité organique du second. Ce programme, qui associe ces deux créations récemment créées à La Haye, est une réussite totale. Il nous offre une expérience de danse totale, où la géométrie et l'organique, le contrôle et la transe, se répondent et s'éclairent mutuellement. Le **NDT**, en s'emparant de ces deux univers avec une telle passion, confirme son statut de compagnie de référence, capable de donner vie aux visions les plus exigeantes avec une justesse et une force confondantes.



CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 18 octobre 2023. *15* par Tao YE et « Jakie » par Sharon EYAL par le Nederlands Dans Theater. Crédit photographique (c) Rahi Rezvani